

-9ème séance-

On a donc introduit un opérateur $\underline{\epsilon}$, qui est un méta-opérateur de repérage, qui a, à l'intérieur de la métalangue que l'on construit, deux valeurs, mais qui reste en correspondance avec les langues, c'est-à-dire qu'il sera présenté par des unités lexicales diverses pour une même langue et différentes de langue à langue.

Cette représentation abstraite par le symbole $\underline{\epsilon}$ permet un traitement des données beaucoup plus généralisable et sur beaucoup plus de langues que l'utilisation, comme on le trouve très fréquemment de BE en majuscules pour représenter une valeur stativale existentielle (LANGACKER & MUNRO "Passives and their meaning") qui, quoi qu'on y fasse, donne à priori une idée de la copule spécifique à une langue.

$\underline{\epsilon}$ est donc un opérateur qui a deux valeurs:

- une valeur d'identification
- une valeur de localisation

et il existe une valeur composée, qui est l'appartenance, qui existe dans les opérations mais qui n'existe pas de façon séparée dans les langues par rapport à une copule d'identification ou de localisation. Si on prend la négation de ces deux valeurs, on a:

- la différence pour l'identification;
- l'absence ou la non-possession pour la localisation.

C'est volontairement que j'ai introduit un opérateur ambivalent, c'est-à-dire un opérateur qui tire sa valeur d'un calcul dans la métalangue. Ce n'est pas parce que dans les langues on a une seule copule puisque, au contraire, dans les langues comme le khmer, le thaï, il y a justement une copule d'identification à part qui a la propriété particulière de ne pas être négativable et qui sert uniquement à exprimer l'identification comme

en français par exemple dans:

"Paris est la capitale de la France"

ou: *"le cobra est un serpent venimeux qu'on trouve dans certaines régions"*

(il existe même en français des cas où on ne peut pas nier la copule, par exemple dans:

"il y a Jean qui pourra te renseigner")

mais, c'est en fait parce que la localisation et l'identification sont dans une relation telle qu'on peut facilement passer de l'une à l'autre et que donc dans beaucoup de cas, il y a superposition des valeurs sans qu'on puisse trancher. Ceci parce que dans l'identification on repère un terme par rapport à un terme qui lui est identifiable; dans la localisation, on repère un terme par rapport à un terme qui ne lui est pas identifiable. C'est-à-dire que, de toute façon, on a une opération de localisation et en plus, dans certains cas, on va pouvoir identifier tandis que dans d'autres on ne pourra pas. C'est pour cela que dans l'appartenance, on va avoir, dans certains cas, une forme d'identification et dans d'autres, une appartenance à une classe; d'ailleurs métaphoriquement "appartenir" signifie bien "être un des objets dont telle personne à la possession".

Les valeurs attribuées ici à $\underline{\epsilon}$ sont des valeurs métalinguistiques tirées d'un certain nombre d'observations qui ont été faites en établissant des filtrages et des classements; c'est-à-dire qu'on a malgré tout affaire à des termes engagés dont on ne peut vérifier l'adéquation que par la rigueur formelle. Or, de ces deux valeurs, qui sont ici déduites par le calcul, il n'est pas possible, même pour des raisons de "simplicité de présentation" d'en privilégier une (la localisation) sur l'autre (l'identification qui viendrait après) et ceci parce que, de la même façon qu'en psycholinguistique aucun argument, à l'heure actuelle, ne permet d'ordonner la négation de refus ou de rejet (qui est quelque chose qui porte sur une modalité du désir) par rapport à la négation d'absence (qui porte sur la localisation), de la même façon, en linguistique, on ne peut pas ordonner localisation par rapport à identification.

En fait, ce sont des notions qui appartiennent à des domaines qui ne sont pas homogènes; et c'est bien là qu'il faut se méfier de la gadgétisation parce que le langage, on l'a vu, n'est pas une activité nécessairement homogène et on risque d'avoir une espèce de procédure d'aplatissement qui fait qu'on considère comme appartenant à un domaine homogène un certain nombre d'opérations qui vont en fait s'enchevêtrer mais qui appartiennent à des domaines différents; toute formalisation est alors extrêmement dangereuse si on ne prend pas un certain nombre de précautions, parce qu'elle vise à utiliser un ensemble de notations forcément homogène.

Avec un terme comme localisation, *ici*, on est véritablement dans du métalinguistique et on ne peut pas se permettre de l'utiliser de deux façons différentes. Lorsqu'on dit par exemple "repérage", c'est un terme qui est utilisé à l'intérieur d'une opération dont on peut donner une représentation métalinguistique qui consiste à avoir un symbole qui est repéré par rapport à un autre symbole; et, si d'un autre côté, pour se repérer dans un endroit, on utilise le platane le plus proche, métaphoriquement c'est la même chose, mais replacés dans leurs domaines, il y a beaucoup de points de différence. Pour le terme localisation, c'est la même chose. C'est pour cela qu'il faut être très strict dans la manière dont on utilise les termes *et, ici*, lorsque je pose:

$a \in b$ et $b \in a$

sans qu'il y ait là aucune rigueur mathématique, cela veut dire que le problème de l'orientation ne se pose pas, c'est-à-dire que a et b sont identiques.

On verra donc que l'on passe d'une relation primitive à un énoncé par une série d'opérations successives qui sont des opérations de repérage.

"Repérage", c'est-à-dire simplement "lorsqu'on a une relation, elle s'organise par rapport à un certain élément. C'est un terme qui n'existe pas dans beaucoup de langues; en anglais on peut se débrouiller avec un terme comme "referential point" qui a

été utilisé par STRAWSON, mais c'est cependant un terme qui entraîne avec lui toute une théorie de référence; ce qui n'est pas le cas avec "repère".

Une lexis constitue donc une étape, une opération intermédiaire; on la note :

$$\lambda : \langle \xi_0 \xi_1 \pi \rangle$$

Et, c'est comme on l'a vu précédemment un schéma de lexis puisque c'est un générateur qui dérive environ 300 énoncés. A un certain niveau d'approximation, on pourrait considérer que la relation "arg. arg. préd." posée par tout un développement de la sémantique générative, est proche de la relation qui donne une lexis.

Mais il y a en fait des différences fondamentales. D'abord le fait que dans "arg. arg. préd." on a simplement une relation entre deux arguments par l'intermédiaire d'un opérateur de mise en relation, qui est effectivement un prédicat; alors qu'une lexis donne un paquet de relations, c'est-à-dire qu'on a en fait:

une relation entre arg_1 et arg_2 par le préd.
 une relation de arg_2 à arg_1 et préd.
 une relation de arg_1 et arg_2 et préd. à Situation.

ainsi que d'autres relations qui vont s'enchevêtrer lorsque d'autres catégories seront en présence; c'est donc une situation beaucoup plus complexe qui se démarque entièrement de ce avec quoi travaillent les logiciens, c'est-à-dire $f(x,y)$ sur lequel il faut, pouvoir manipuler, introduire des opérateurs de logique combinatoire pour avoir des foncteurs qui portent à chaque fois sur l'ensemble.

Un autre point de différence est le fait que dans une lexis, il s'agit de places vides, c'est-à-dire que ce sont des relations abstraites alors que avec "arg. arg. préd." on ne sait pas très bien si on travaille sur des places déjà instanciées c'est-à-dire auxquelles on a déjà assigné une valeur.

Donc, étant donné trois termes a, b, r en relation, constituer une lexis, c'est d'abord donner un terme de départ, non pas au sens où on va commencer la phrase en surface par tel ou tel mot, mais au sens où d'un point de vue théorique on va pouvoir commencer

soit par \underline{a}

soit par \underline{b}

soit par un terme extérieur Sit (voir plus loin) qui éventuellement peut être r (comme dans la phrase verbale en arabe par exemple).

Si donc on pose \underline{a} comme terme de départ, c'est une opération qui se fait avec $\underline{\in}$ et qui se note:

$$\langle \langle \overline{(\) r b} \rangle \underline{\in} a \rangle \quad (1)$$

Cette opération donne une orientation au prédicat. Cette orientation correspond ici à l'ordre de la relation primitive puisque c'est \underline{a} , source dans la relation qui est choisi.

Cette notation, au niveau où on travaille ici pourrait aussi bien être:

$$\langle a \underline{\in} \langle \overline{(\) r b} \rangle \rangle \quad (2)$$

ou encore comme je l'ai écrit dans "Mathématiques et Sciences Humaines":

$$a \underline{\in} a r b$$

ou éventuellement

$$a r b \underline{\in} a$$

mais étant écrit de façon redondante, cela pose quelques problèmes. Les notations (1) et (2) sont à ce stade équivalentes, simplement la notation (2) visualise davantage l'ordre linéaire français et permet donc pour ce que l'on veut faire ici d'aller un peu plus vite; mais il est certain que du point de vue de l'écriture strictement formelle il en est autrement et la place gauche

ou droite par rapport à tel ou tel terme correspond à une opération bien définie. Ici, il est indispensable de bien voir que cette présentation est une commodité que se donne le linguiste à un moment donné, soit pour une présentation se situant à un certain niveau de compréhension de la théorie, soit pour résoudre ses propres problèmes.

Donc, la relation:

$$\overline{(\) r b \in a}$$

veut dire que d'une part la place représentée par une parenthèse vide n'est pas vide mais bien instanciée par a et que d'autre part "() r b " est localisé par rapport à a qui sert de localisateur; c'est exactement comme lorsqu'on dit:

"Le livre est sur la table"

avec:

l: livre

∈: être sur

t: table

on a:

l ∈ t (loc)

c'est-à-dire que "livre" est repéré par rapport à son localisateur "table" - (loc) exprime que ∈ donne en même temps l'orientation.

Cette représentation permet de poser effectivement certains problèmes concernant le sujet de phrase dont on dit parfois qu'il est "origine" ou "siège du procès".

Dans certaines langues, en effet, le sujet de phrase se trouve à un cas que l'on trouve aussi dans les tournures de possession comme on l'a vu en esquimau (pp. 94,126), mais aussi dans certaines langues qui ne sont pas apparentées génétiquement et ou pour dire par exemple:

"J'ai couru"

on dit: *"course de moi"*

C'est bien sûr à la suite d'observations faites que

j'ai fini par adopter ce genre de notation. A partir de cela, on pourra avoir des règles qui vont permettre à la fois de respecter la spécificité de telle langue et en même temps de poser un schéma général.

De la même façon on va pouvoir lier le problème du datif utilisé comme sujet dans certaines tournures du parfait en latin. Ce problème a été étudié par BENVENISTE dans des tournures qui peuvent apparaître comme passives ou impersonnelles, par exemple:

"mihi dictum est"

c'est-à-dire:

"il a été dit pour moi"

ou encore:

"mihi est liber"

soit:

"pour moi/à moi est un livre"

ou:

"mihi est factum"

soit:

"à moi est fait"

ou:

"il a été fait par/à moi"

c'est-à-dire: *"j'ai fait"*

Dans ces tournures on retrouve de façon claire la relation qui existe entre d'un côté la localisation et de l'autre la possession et en même temps cette position du sujet.

Dans certains parlars populaires russes on trouve même littéralement des phrases où ce qu'on appelle l'agent est précédé de u c'est-à-dire ce qui se rend par "chez", qui indique la possession, et c'est comme si pour dire:

"j'ai fait telle chose"

on disait:

"par rapport à moi, telle chose est faite"

ou :

"chez moi, telle chose est faite"

ou encore :

"faite telle chose par rapport à moi"

Ce sont des tournures qui ne sont pas propres à quelques rares langues mais qui se trouvent aussi de façon courante dans tout le groupe de langues indiennes, en géorgien...

Cette représentation n'est donc pas aberrante au sens où ce serait une abstraction telle qu'il faudrait ensuite un grand nombre de règles ad hoc pour passer aux énoncés.

Simplement, avec ces tournures il y aura des contraintes aspectuelles supplémentaires.

Cette forme de relation de repérage permet aussi de comprendre que lorsqu'un terme sert de repère par rapport à un autre il doit avoir des propriétés particulières concernant sa définition, sa détermination...; il y a donc là une contrainte sur le terme de départ qui est que celui-ci en tant que repère ne doit pas être indéterminé. Ce n'est pas une contrainte qui joue de façon tout à fait automatique parce qu'il y a souvent tout un ensemble de problèmes aspectuels, modaux... qui vont jouer; mais dans une partie des langues on ne peut pas dire:

"un enfant chante"

non pas au sens générique de :

"un enfant, ça joue forcément"

mais au sens de :

"un enfant est en train de chanter"

on est obligé de dire :

"il y a un enfant qui chante"

ou :

"chante un enfant"

et, lorsqu'on fait l'exploration systématique des contre-exemples apparents, ce ne sont finalement pas de véritables contre-exemples. C'est en fait un problème assez complexe. D'après les observations et l'expérimentation dans le domaine de la construction des énoncés, c'est une tendance assez générale, qui n'est toutefois pas prouvée de façon absolument rigoureuse.

Cette représentation met aussi en évidence ce qui se présente en fait comme une situation assez complexe mais très courante : on a affaire à une relation. C'est-à-dire que ce terme est à la fois extérieur à la relation en tant que terme repère puisqu'on a effectivement entre le terme repéré "() r b" (qui est une relation) et a, une relation; et en même temps intérieur à la relation en tant que a est le terme identifié et identifiable à la valeur de la place ξ_0 dans la relation $\langle \xi_0 \xi_1 \pi \rangle$

Ensuite selon les langues, on aura des solutions différentes. Selon que l'on insiste sur le caractère extérieur, on aura ce qu'on trouve en esquimau c'est-à-dire un schéma de localisation, tandis qu'en français par exemple, on aura une identification stricte sous certaines conditions; c'est-à-dire qu'on aura par exemple un énoncé comme:

"Jean est en train de lire un livre"

Cette représentation est bien une représentation univoque : qu'on prenne une réalisation ou une autre, on a un schéma:

$$\overbrace{(\) r b} \in a$$

qui se lit: "étant donnée une relation ordonnée (puisque "a" est source et "b" est but) et étant donné un prédicat "r" qui suppose une relation ordonnée (ordre au sens indiqué p.157), on oriente cette relation en posant un terme de départ"

c'est-à-dire qu'en choisissant un terme de départ, on oriente la relation à l'intérieur d'elle-même et le terme qui est posé entraîne en même temps avec lui toutes ses propriétés d'ordre puisqu'il reste de toute façon soit source, soit but selon le choix fait (ce critère est à la base même de la notion de transformation) et ce terme, dans ce cas va aussi servir de repère.

Mais, si on avait par exemple:

"C'est Jean qui est en train de lire un livre"

ce serait autre chose, bien que dérivé du même schéma puisque dans ce cas, on a quelque chose comme:

$$\ll \square \in \underbrace{\langle a \rangle \in \langle (\) r b \rangle}_{\square} \gg$$

c'est-à-dire que dans ce cas, on a la relation:

$\langle \square \in a \rangle$

qui est repérée par rapport à la relation:

$\langle () r b \rangle$

qui est donc, dans ce cas, le repère, qui est un préconstruit, c'est-à-dire quelque chose du genre: "quelqu'un lit un livre".

Ainsi, on a une base qui définie, comme on l'a vu, par une relation ordonnée et des opérations telles que orientation (choix d'un terme de départ sous contraintes), repérage, identification ou localisation..., va permettre de construire soit un actif, soit un passif, soit un impersonnel, de calculer un préconstruit, de dériver des emphatiques ou des tournures avec présentatifs... c'est-à-dire une famille paraphrastique établissant des relations entre des formes beaucoup plus diverses puisqu'on ne rendait compte, jusqu'à présent, et de façon très pauvre, que de la relation actif-passif.

Cette présentation qui est bien d'un côté univoque, puisqu'on a des termes et des règles avec lesquels on opère, permet d'un autre côté de prévoir qu'on n'aura pas une solution et une seule. C'est extrêmement important parce que cela permet, si on travaille sur des langues, de ne pas confondre la démarche qu'on adopte avec une démarche qui consisterait à avoir une sorte de déterminisme dans les opérations avec un départ, une dérivation et une seule arrivée. Si on travaille sur une seule langue, c'est bien sûr l'objectif à avoir.

Ainsi, on va pouvoir montrer que selon les contraintes en jeu dans une langue donnée on va avoir:

soit \in d'identification;

soit \in de localisation.

Ainsi, l'ensemble de la relation:

$\overline{\langle () r b \in a \rangle}$

appelé λ , va être constitué en tant qu'énoncé par l'assignation d'une valeur et par un repérage à une situation d'énonciation:

$\langle \overline{\langle () r b \in a \rangle} \in \text{Sit}$

Cette opération est définie ici de façon un peu rigoureuse mais elle se trouve déjà décrite notamment par REICHENBACH en 1947 et dans pas mal d'écrits allemands.

Cela représente une sorte de grammaire de catégories, c'est-à-dire un certain nombre de relations entre sujet énonciateur \mathcal{S} , sujet de l'énoncé S et moment de l'énonciation et temps T de l'événement auquel on réfère grâce à un énoncé sur lequel on construit une valeur référentielle qui permet de référer à un événement (on appelle souvent cela, par une ellipse, de façon erronée, le temps de l'énoncé - temps est ici un ensemble de repères aspectuels, modaux et temporels, mais pas seulement le temps chronologique).

On a donc la double relation dissymétrique:

$$\mathcal{S} \begin{array}{c} \longrightarrow \\ \longleftarrow \end{array} S \quad \mathcal{T} \begin{array}{c} \longrightarrow \\ \longleftarrow \end{array} T$$

la double flèche représentant dans chaque cas toute la construction référentielle.

Et, la construction du repérage à l'intérieur de la lexis:

$$\overline{(\quad) r b \underline{\in} a}$$

se rapporte à la catégorie T tandis que la construction du repérage à l'intérieur de la relation:

$\lambda \underline{\in} \text{Sit}$

se rapporte à la catégorie \mathcal{T} .

Il y a là aussi deux possibilités:

-soit: l'identité: $T = \mathcal{T}$

c'est-à-dire, que si l'on se reporte à λ , la première relation d'identification par assignation d'un terme de départ et d'un repère, on a deux identifications et, en français (puisque les règles spécifiques jouent) cela donnera effectivement un $\underline{\in}$ d'identification stricte, c'est-à-dire un énoncé comme:

"Jean fait quelque chose"

c'est-à-dire de l'actuel, et cela bien sûr à des ajustements près, puisque ici de nombreux problèmes sont laissés de côté;

-soit: la différence: $T \neq \mathcal{T}$

dans ce cas, par rapport à la relation λ , dans la mesure où l'on a deux règles qui se superposent puisque l'on a d'un côté une identification et de l'autre une différence, outre son

fonctionnement comme identificateur, \in va fonctionner comme localisateur, c'est-à-dire que même si en français on a normalement une identification, on aura de toute façon une différence.

Dans ce cas \in se réécrira \exists dual (et l'on montrera que les deux relations sont équivalentes) et on aura:

$\overline{a \exists () r b}$

c'est-à-dire aux nombreux ajustements près, un énoncé de type non actuel:

"Jean a un livre"

ou en esquimau:

"un livre, pour Jean"

ou en parler populaire russe:

"chez Jean, un livre"

Par là, on établit directement une relation entre le schéma de localisation et le schéma de possession qui lui même correspond à un schéma existentiel:

"quelque chose est par rapport à quelque chose".

Outre ce genre d'énoncé, se dérivent de cette façon-là tous les énoncés non actualisés d'une façon ou d'une autre, c'est-à-dire portant soit sur le révolu et on a affaire à du certain ou du présumé certain, soit sur de l'avenir et c'est nécessairement du non-certain.

Il y a une troisième possibilité de relation entre T et \mathcal{I} , qui est l'absence de relation, c'est-à-dire ni identification, ni localisation, mais passage à un autre plan, et qui se représente par:

$T \omega \mathcal{I}$

En réalité, le problème assez difficile à surmonter est celui de la linéarité de l'énoncé; parce que s'il y a des propriétés de linéarité essentielles, déjà l'analyse structurale et ce qui a suivi, c'est-à-dire l'analyse transformationnelle, a permis de montrer un certain étagement dans l'énoncé avec un ordre partiel et un type de projection donnant un ordre total (niveau

auquel on peut encore permuter des éléments) représenté par la chaîne au sens linéaire du terme; mais, on le voit ici, c'est encore plus compliqué qu'un simple ordre partiel puisqu'il y a toute une organisation des termes à l'intérieur même de la lexis d'une part, puis de la lexis rapportée à la situation...; c'est-à-dire que pour le sujet par exemple, on ne peut pas dire simplement qu'on pose quelque chose et qu'on en dit quelque chose, mais que pour une partie des cas (qui n'épuise pas le problème du sujet) on a une organisation de l'énoncé qui est telle qu'on a toujours une relation de déterminant à déterminé, ou de repéré à repère, ou de localisé à localisateur...

Cette relation d'équivalence entre $a \in b$ et $b \ni a$ est une façon fructueuse de réécrire la relation entre être et avoir dans une partie des cas, sans avoir à passer par une langue donnée.

Ces représentations vont aussi permettre d'établir une relation en français aux formes en "avoir" du passé composé ou du futur d'obligation:

"J'ai à faire telle chose"

Et finalement, cela permet de poser toute la problématique du participe passé (pour le passif), de l'impossibilité d'avoir un participe présent (avec avoir), du fait que à côté de "I have to" on peut avoir "I am to"; pourquoi dans telles langues (français, allemand) on emploiera être avec les intransitifs, alors que dans telles autres (espagnol, portugais), on emploiera "avoir"...; et cela permet aussi d'amorcer des solutions au travers de la juxtaposition d'excellentes descriptions de ces phénomènes que l'on a parfois.

En ce sens, ce travail permet d'enchaîner sur celui de BENVENISTE, qui est allé aussi loin qu'il était possible dans le domaine de la formulation discursive; ici la démarche devient formelle au sens où une fois qu'elle est élaborée, elle fonctionne automatiquement et que donc, si on aboutit à des formules mal formées, il y a quelque part une erreur, et il faut reprendre.